

## LITTÉRATURE

Gaétan Soucy,  
exercice de style

Page F 3



## LITTÉRATURE

Mordecai dans tous  
ses états

Page F 4



## LE DEVOIR

## LIVRES

CAHIER  
F

Littérature québécoise

## Saisons fortes de l'amour

L'art épistolaire impudique et absolu  
de Marie José Thériault

CHRISTIAN DESMEULES

L'erotisme en littérature a-t-il encore une place? Important jalon d'une véritable «*expérience intérieure*», dirait Georges Bataille, lieu indistinct et éternel où la vie et la mort se confondent et s'abolissent, l'erotisme couché sur papier ne semble plus avoir la force d'ébranler. Et pourtant, quel endroit permet mieux que l'écriture de confondre réalité et imaginaire, temps passé, futur ou présent, de réaliser l'impossible et de vaincre les distances?

Dans l'essai remarquable et personnel qu'il a récemment consacré à la littérature érotique (*Des corps et du papier*, Leméac, 2005), le philosophe et parolier Marc Chabot a cru nécessaire de rappeler que voir et dire le désir ne sont pas tout à fait du même ordre. Que la littérature, de par son essence, permet entre autres choses d'aller au-delà du regard et d'accéder à la part d'invisible qui donne à la vie, peut-être, sa véritable consistance. «*La littérature érotique, écrit-il, c'est tous les livres qui viennent à nous pour penser ce qui nous manque, pour penser le désir, pour le réinventer. Tous les livres qui nous font être. Tous les livres qui sont une résistance à l'insulte.*»

Séparés par l'Atlantique, et peut-être aussi — on le devine — par les années, un homme et une femme s'écrivent au fil des saisons. Celles de la nature, d'une part, mais surtout celles du cœur. Amoureuse et passionnée, éprise d'espoir ou de détresse, du printemps amoureux jusqu'à la morte saison, c'est

ainsi la partition baroque de cette femme ardente qui nous est donnée à lire sous la plume fluide de Marie José Thériault: «*Ma tourmente folle, mon déluge, mon gouvernement, mon fabuleux hasard, ma fontaine, mon oiselier-toutes-cages-ouvertes, mon pursang, ma chambre tiède, mon fleuve, je t'aime comme tous mes vieux chagrins dans tes bras deviennent des bonheurs fauves.*» Et plus loin: «*Je t'embrasse comme on prie.*»

## Soumise et souveraine

Petit roman épistolaire qui emprunte les accents d'une poésie incantatoire et d'un don de soi rempli de fougues, *Obscènes tendresses* est pourtant tout entier du côté de la suggestion et nous rappelle que l'attitude peut souvent se révéler être plus troublante que le geste. Mais ce sont surtout «*des lettres comme souvent on les rêve sans jamais les recevoir*», quelques épîtres offertes à un amant transatlantique, bienheureux «*directeur d'inconscience*» d'une femme audacieuse et vouée sans réserve à l'amour.

Car aujourd'hui, à l'heure du diktat pornographique, de toutes les fascinations cathodiques et d'une misère sexuelle qui semble curieusement persister — lire à ce titre les trois quarts des romans contemporains qui abordent la question des rapports amoureux — la véritable obscénité consiste peut-être à ne pas tout montrer, à laisser entendre et à nommer sa joie. À s'aimer en se «*léchant avec des phrases*». Soumise ou souveraine, abolie sans jamais cesser d'exister, la femme qui écrit ces lettres possède à la fois la lucidité de la reine

et celle de l'esclave. «*Je t'aime catégoriquement, lui écrit-elle, parce qu'il n'y avait pas trente-six manières de faire sortir la chienne en moi et que tu as trouvé la bonne façon d'y parvenir.*»

«*Rien ne sera plus vivant que ta bouche lorsque mes plaintes y seront rassemblées*»

Car l'amour est surtout un formidable don de soi, nous rappelle Marie José Thériault, un risque incalculable, un éternel recommencement. Une furieuse mise au monde. «*Rien ne sera plus vivant que ta bouche lorsque mes plaintes y seront rassemblées.*» Mais, par-dessus tout, peut-être, une manière de philosophie qui trouve les mots — en plus des gestes — pour le dire: «*À l'orée de mon âge, j'aurai appris une chose — c'est peu et c'est beaucoup: le secret d'une certaine jeunesse, d'un certain bonheur, consiste sans doute à admettre qu'il n'y a pas d'envol sans chute, pas de chute sans envol, et qu'il convient de céder à l'un autant qu'à l'autre, de vivre, vivre et vivre encore, et sans réserve, de chaque instant sa fulgurante joie, son bonheur tranquille ou sa déchirante douleur. Si vivre sans réserve est signe d'audace, alors cette lettre est une audace de plus.*»

## L'absence comme moteur

Chez l'auteure de ces *Obscènes tendresses*, les amants séparés sont bien entendu entourés d'êtres «*sans grande audace et timorés, que des ombres suivaient avec des parapluies. Le milieu est une tombe.*» Elle sait que nous sommes seuls au monde et elle n'aspire qu'à l'absolu. «*Moi aussi j'ai mes peurs et elles sont terribles: l'eau, le feu, la foule, les lieux inconnus, le bruit, la noirceur, l'incertitude, le mensonge, la dissi-*

mulatation et la routine. Mais je ne crains ni les cataclysmes, ni les passions, ni les excès, ni l'amour fou. Le juste milieu est une tombe.» Déjà, dans les poèmes de son *Lettera amorosa* (Hurtubise HMH, 1978), elle utilisait l'absence comme moteur à réaction du désir.

Et qui dit absence dit souvent aussi éloignement. Il habite en Europe, elle gît en Amérique: «*Ici, quelque détour que j'emprunte, je ne trouve jamais que l'Amérique et l'Amérique ne me ressemble pas.*» Parce qu'ici «*les arbres sont trop verts, les rues trop larges, la langue ne chante pas et il y a trop de sel dans le pain.*» L'ailleurs lointain, l'absence soutenue, rien ne saurait mieux «pomper» le désir que cet empêchement. Relisons seulement, par exemple, Laclou, Guilleragues, Rousseau. L'art épistolaire de l'auteure de ces *Obscènes tendresses* s'inscrivant toutefois, on s'en doute bien, à l'enseigne d'une vérité et d'une urgence amoureuse plus authentiques.

Poète, traductrice, romancière et éditrice, Marie José Thériault est aussi la subtile et brûlante nouvelliste des *Portraits d'Elza* et autres histoires (Quinze, 1990; repris aux éditions du Dernier havre en 2004). Née en 1945 à Montréal, la fille de l'écrivain Yves Thériault veille également, au moyen des Éditions du Dernier havre qu'elle a fondées il y a quelques années, à assurer la pérennité et l'intégrité de l'œuvre familiale.

Collaborateur du Devoir

OBSCÈNES TENDRESSES

Marie José Thériault  
Éditions du Dernier Havre  
Montréal, 2006, 190 pages

## LIVRES

## Tu es toi et un autre



Robert Lalonde

La vie — le sort, Dieu, comme vous voudrez — a placé certains écrivains à l'intersection incertaine de deux passions fondamentales, tantôt contradictoires, souvent complémentaires: l'écriture et un quelconque violon d'Ingres — passe-temps passionnel, hobby primordial — qui éloigne le scribe de sa table pour aussitôt l'y précipiter, le cœur desserré, la cervelle augmentée et l'inspiration souvent retrouvée.

C'est en voulant faire du théâtre que Gabrielle Roy aboutit à l'écriture, en chassant les papillons que Nabokov inventa son fameux système de fiches (sa façon de faire des romans), en fréquentant le cinéma de son quartier, enfant, que Sartre conçut le cœur de son travail à venir et qui serait de montrer «le véritable lien des hommes, l'adhérence». C'est à bord de son voilier, luttant contre les vents perçus du Pacifique, que Steinbeck hallucina la construction de son grand roman *A l'est d'Eden* et c'est fasciné par le combat sanguinaire, glorieux et impitoyable du toréador contre la bête qu'Hemingway élaborait son fameux style mordant et musculeux. C'est aussi — si je peux me permettre — dans la loge d'un studio de télévision, entre deux séquences d'une émission où j'incarnerais un avocat véreux, que j'écrivis la première moitié du *Petit aigle à tête blanche* — sans doute mon roman capital.

J'ai d'abord songé à intituler cette rubrique *Passion secondaire*, mais, bien que la formule insistait avec raison sur l'aspect obsessif et cardiaque du violon d'Ingres en question, elle le dépréciait en le déclarant «secondaire» par rapport à l'écriture, ce que le

cher passe-temps n'est absolument pas. Il s'agit tantôt d'un métier — parfois d'une vocation tardive — tantôt d'un déassement crucial, mais toujours d'une occupation qui aurait pu — et pourrait encore — passer au premier plan et qui non seulement influence mais structure l'écriture, souvent la gouverne.

Prenons l'exemple de l'écrivain barcelonais Enrique Vila-Matas, qui est avant tout — avant d'être un écrivain — un espion. Non pas une taupette professionnelle, mais une sorte d'agent secret, chargé par sa violente curiosité — et un effrayant complexe d'imposteur — de pister, d'avoir à l'œil, de surveiller les «vrais écrivains». Hanté par le suicide, qui mettrait fin à son errance d'inutile sur la Terre, notre jeune écrivain espère débusquer l'imposture chez les grands auteurs et prouver que, à son exemple, les soi-disant maîtres phraseurs trahissent une scandaleuse ineptie — très semblable à la sienne — qui déguise leur écroulement et leurs désillusions en élucubrations cherchant à refaire le monde désenchanté. Il trouve chez chacun — Kafka, Pessoa, Borges, Tabucchi et tant d'autres (notre espion est, contre son gré et poussé par sa malveillante hypothèse, un lecteur boulimique) — certes du neuf, mais du neuf déjà vieux. Il recoupe les textes, les fait coïncider, aperçoit l'imposture, découvre que chacun écrit parce que l'autre a écrit avant lui et prétend inventer alors qu'il se souvient. Ainsi donc, les plus grands plumeurs sont des recopieurs! Semblables à ces moines du Moyen-Âge chargés d'enluminer les évangiles, ils «refont», en les agrémentant d'arabesques de leur cru, les textes fondateurs, avec cet orgueil tranquille des disciples inspirés. Dans *Bartleby et Compagnie*, superbe bouquin, Vila-Matas en arrive à démontrer qu'on écrit pour camoufler qu'on n'écrit pas et que, ce faisant, on contracte un mal qui ne s'achèvera qu'avec notre mort. On a commencé, histoire de s'occuper, d'échapper un moment à cet insupportable sentiment de vide, d'inutilité, à traquer des imposteurs qui vont devenir nos mentors: on écrira, à son tour, pour montrer qu'on n'écrit pas, qu'on ne peut pas écrire, que tout a déjà été écrit. On se souviendra, en s'imaginant inventer, désillusionné et ter-

riblement bavard. Le monde est en ruine et pourtant, étrangement, au lieu du chagrin et de la honte, on éprouve de l'euphorie, une formidable énergie se dégage de la déflagration. Le monde est toujours à refaire puisqu'il est détruit. Autrement dit, il est toujours à faire, il n'a jamais été fait. Cette idée que le monde est toujours à faire est, je crois, au fondement de l'esprit moderne.

Notre espion se voit à présent Noé dans son arche, attelé à la sauvegarde du monde créé par Dieu, que Dieu a voulu détruire et qui sera sauvé par ses soins. L'écrivain repeuplera l'univers en se souvenant, puisqu'il le faut, puisque Dieu l'a voulu et l'a désigné pour cet ouvrage de fou. Se suicider est désormais hors de question: un essentiel labeur d'archiviste, et peut-être de poète, oblige le scribe à durer pour refaire le monde, coûte que coûte! Ainsi entend-on d'écrire. Pour dire le neuf, qui s'est fait vieux, qui a été détruit et qu'il faut recommencer. Vila-Matas sera écrivain, c'est entendu. Il est dûment mandaté, il se voit bien devenu écrivain. Cependant, il lui reste à apprendre à écrire, à bien écrire, imitant d'abord les maîtres, puis les dépassant un peu, si possible. Mince tâche et qui n'en finira pas! La satisfaction n'est pas au programme, il s'en aperçoit bien, à force d'essayer. Il y a toujours quelque chose de caché, que l'écrivain est le seul à soupçonner et qui lui échappe. Quelque éclair qui illuminerait toute la caverne, chasseraient les ombres, montreraient le dessin entier. Mais il faut qu'il arrive à voir et à montrer. Sa survie et celle du monde en dépendent. Il s'intéressera aux actes des autres comme aux siens propres, aux villes et à la nature, il bâtra des métaphores, persuadé qu'en travaillant non pas avec le langage mais contre lui, il forgera la nuance indispensable, subtile, impitoyable, capable de traduire à la fois la merveille et l'épouvante d'exister. «Écrire, c'est essayer de savoir ce qu'on écrit si on écrit», Duras, citée par Vila-Matas, qui enchaîne: «Écrire conduit toujours à un tunnel sans fin, car on n'est jamais pleinement satisfait, on n'aboutit jamais à l'œuvre exceptionnelle à laquelle on avait bon espoir d'arriver un jour, et cela produit le plus grand des malaises...» Qu'importe, il le faut.

L'espion Vila-Matas fut d'abord et avant tout — comme tout aspirant écrivain malgré lui — un rêveur nonchalant, qui aperçoit son destin dans une sorte de faux-semblant chatoyant, lointain et proche. Pour lui, Mastroianni, dans *La Notte*, d'Antonioni. L'adolescence étant, selon Claudio Magris (un autre espionné), «le véritable âge philosophique», le jeune homme s'enthousiasme pour cette figure élégante, italienne et désabusée de l'écrivain, uniforme qu'il rêve d'endosser «pour ne plus être nu». Cet homme délié et triste, qui semble avoir «agrippé le fond» et «arraché son masque», le fascine jusqu'à l'envoûtement. Écrire, c'est être écrivain et c'est en même temps cesser d'être écrivain, comme Mastroianni dans *La Notte*. C'est troquer cette curiosité stérile d'observateur de la vie d'autrui contre la création d'un monde neuf, succédant aux ruines et à l'oubli.

Étant moi-même un «dédoublé» — sinon un «démultiplié» — il m'est facile de reconnaître ces écarts, mes pareils, en équilibre instable comme des danseurs de corde, tirillés par deux passions, souvent conflictuelles, et sortant la plupart du temps de cette concurrence, de cette rivalité exigeant une grande dépense d'énergie et de nerf, réconciliés avec leur manuscrit, leur sujet et surtout leur style, capables soudain de jeter au feu le texte qui s'égarait, de le transformer, bref de recommencer.

Alberto Manguel rapporte que les grands absents de la vaste bibliothèque de l'appartement de Borges étaient ses propres livres. Le même Borges considérait que le tigre du zoo de Buenos Aires — son animal emblématique — était le symbole flamboyant de la perfection, toujours refusée à l'écrivain: «Quel dommage, répétait-il, de n'être pas né tigre». Beaucoup d'écrivains sont nés tigrés et s'en souviennent. C'est d'eux et d'elles qu'il sera question, dans cette rubrique bimensuelle, qui tentera de montrer que tout écrivain, comme l'écrivain Pessoa, est affublé de «cette étonnante lucidité dans laquelle tu es toi, et un autre».

Collaborateur du Devoir

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

## La force de l'esprit critique

GUYLAINE MASSOUTRE

Est-il si facile de décrire ce qui est? Certains le croient. Certains même pensent que le consensus est la preuve qu'il n'y a qu'une seule réalité, que nous partageons tous le même espace et le même temps. C'est pour en découdre avec cette idée fautive que le professeur Jacques Rancière signe *Chroniques des temps consensuels*.

Avec un mordant et un sens critique qui ne lâchent pas, il y dénonce la machine consensuelle qui, au lieu de débattre dans l'espace public, écrase les luttes, les troubles du corps social et les distinctions. Aucune chasse gardée, pour le philosophe. Le cinéma, la littérature, les arts, le fait divers, son regard critique criblé tout. Le sel de ces chroniques, ce sont dix années de crise de la culture, de conflits mondiaux et sociaux, que Rancière met à nu.

Que demande-t-il aux écrivains, aux artistes, aux philosophes? Non pas de nous dire comment vivre ou quoi penser, mais de pousser la réflexion en avant, en renonçant à faire de simples effets. Voici trente-quatre textes vigoureux, notamment dans sa relecture de Michel Foucault. Ils ont été publiés

initialement dans un grand quotidien brésilien.

## Théâtre intérieur

Cette philosophie de l'inquiétude, qui refuse la pensée du bouc émissaire et qui s'attaque à la pensée molle du consensus, on la retrouve dans deux textes de Yasmina Reza, stimulants, drôles et brillants, *Dans la luge d'Arthur Schopenhauer* et *Nulle part*. Ils sont à la fois brefs et incisifs.

On pourrait croire que *Dans la luge d'Arthur Schopenhauer* est un traité de philosophie. Il s'agit en fait de huit monologues à quatre voix. Reza aime manier les paradoxes. Ainsi, elle amène ses personnages, des intellectuels au-dessus des petits maux de la vie, à exprimer leurs malaises existentiels. Grâce à un petit stratagème de comédie, elle interroge sur l'essentiel. Ou en est-on du bonheur, du plaisir quotidien, de l'attention due à autrui? S'il vous arrive, dans la rue, de bousculer une vieille dame encombrée en maugréant qu'elle obstrue votre chemin, arrêtez-vous: quelle sorte de personne êtes-vous devenue?

Reza exerce un humour féroce dans les six pièces de théâtre et les cinq livres qu'elle a publiés. Cette fois-ci, elle confronte une



Yasmina Reza

génération d'intellectuels auxquels la philosophie allemande a donné des maîtres. Ainsi, le professeur Ariel Chipman, sa femme Nadine, Serge Othon Weil, une psychiatre — tous fictifs, mais à peine — méditent sur les certitudes qui s'envolent avec l'âge.

Qu'on se souvienne d'Althusser, égorgeant sa femme, et de Deleuze, se défendant. Le quotidien finit toujours par bousculer les vérités de Schopenhauer et de Spinoza, laissant à la littérature un monde régi par moins de certitudes, mais plus d'humain.

## Écrire n'est pas une thérapie

Reprocher aux philosophes de ne pas savoir vivre, est-ce bien juste et neuf? Y a-t-il eu quelque illusion qui les a empêchés de vivre selon leur raison? En fait, Reza réhabilite à l'aveugle la joie de vivre. Cela peut prendre la forme du désir de spéculer sur l'avenir, la félicité d'agir, le commerce des esprits virils et même la coquetterie érotique. Tout ce qui peut permettre de conquérir l'existence lui paraît précieux, du moment que de faux espoirs ne viennent par la dénaturer.

La consolation des meilleurs livres, rappelle-t-elle, tient peu devant la déchéance et la mort. Si Reza ne croit pas au bonheur par l'écriture, c'est que les livres, pour elle, ne sont pas des pots à recettes. Son style vif s'en ressent. Si elle consent au réquisitoire, c'est parce que, trop souvent, l'intelligence arrogante oublie ce qui la fait décrocher. Voilà pourquoi son écriture en colère refuse l'indifférence et prône la compassion envers la détresse, partout où on ne l'attendrait pas.

Pour connaître mieux Reza, on lira aussi *Nulle part*, flashs autobiographiques qu'elle publie à la demande de son éditeur. Elle y évoque avec pudeur son père né

Juif à Moscou, passé par Tachkent, Samarkand et l'Allemagne. Sa mère est née en Hongrie. La France est son pays d'ancrage; elle se dit apatride, sans souvenir ni nostalgie d'enfance. Le ton un peu réticent de l'écrivain n'est jamais ordinaire, parfois il bouleverse.

«J'ai enjoué le sombre et l'ai rendu aimable», écrit-elle. On comprend mieux l'importance de l'écriture, dans un parcours qu'elle qualifie de solitaire. Et les confidences relatives à son fils ont un aspect chaleureux et humain, qui fait penser aux photos de Sabine Weiss, dont elle aime s'inspirer.

Collaboratrice du Devoir

## CHRONIQUES DES TEMPS

## CONSENSUELS

Jacques Rancière  
Le Seuil  
Paris, 2005, 215 pages

## DANS LA LUGE D'ARTHUR SCHOPENHAUER

NULLE PART  
Yasmina Reza  
Albin Michel  
Paris, 2005, respectivement  
107 pages et 78 pages

## vient de paraître

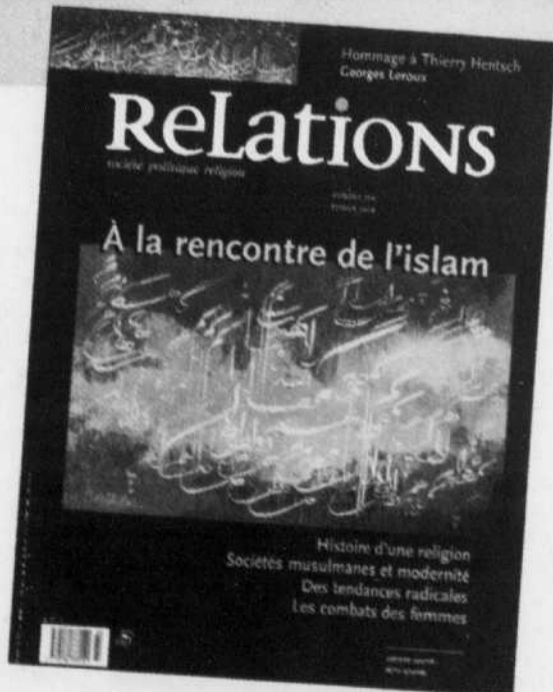
Dossier

## À la rencontre de l'islam

Histoire d'une religion  
Société musulmane et modernité  
Des tendances radicales  
Les combats des femmes

NUMÉRO 706  
JANVIER-FÉVRIER 2006

www.revuerelations.qc.ca



Dans le prolongement de notre dossier, vous êtes invités à une Soirée Relations portant sur des visages méconnus de l'islam: les femmes parmi les nouveaux penseurs de l'islam; la non-violence et l'islam; un «théologien de la libération», Mahmoud Taha; le souci écologique dans le monde musulman.

Avec la participation de:

Osire Glacier, Amir Maasoumi,  
Jean-René Milot et Richard Foltz.

Lundi 6 février 2006, à 19 h  
au 25, Jarry Ouest, Montréal (métro Jarry ou de Castelnau)  
Contribution volontaire: \$ 5

Renseignements: <www.revuerelations.qc.ca>  
ou contactez Jean-Claude Ravet: (514) 387-2541 /  
jcravet.relations@cfj.qc.ca

ABONNEZ-VOUS

## Relations

8 NUMÉROS PAR ANNÉE, 44 PAGES

Un an: 35 \$ Deux ans: 65 \$  
À l'étranger (un an): 45 \$  
Étudiant: 25 \$ (sur justificatif)  
Abonnement de soutien: 100 \$

Par téléphone: (514) 387-2541  
Par courriel: relations@cfj.qc.ca  
Par la poste: Relations  
25, rue Jarry Ouest  
Montréal (Québec) H2P 1S6

EN VENTE DANS  
LES KIOSQUES ET LIBRAIRIES  
4,95 \$ + TAXES

## ACTUALITÉ

## L'autre bibliothèque virtuelle naîtra cette année

FRÉDÉRIQUE DOYON

Après les beaux discours, la France passe aux actes. Le 11 janvier dernier, le comité de pilotage de la Bibliothèque numérique européenne (BNE) s'est réuni pour discuter de la contribution française au projet, dont la République a eu l'initiative il y a un an, en réaction à l'annonce de Google de mettre en ligne de 15 à 20 millions d'ouvrages en association avec les bibliothèques les plus prestigieuses du monde anglo-saxon (dont celles d'Oxford, Stanford et Harvard).

Paris s'engage, via sa Bibliothèque nationale (BNF), à numériser 50 000 à 60 000 ouvrages d'ici la fin de l'année. Ce geste s'ajoute au transfert du mode texte au mode image des 80 000 ouvrages déjà accessibles sur le site Gallica de la BNF. L'opération est évaluée à 10 millions d'euros (14 millions \$CAN). L'exercice de numérisation devrait par la suite poursuivre son cours au rythme de 150 000 documents par année.

L'effort sera d'abord consacré aux textes fondateurs de la culture européenne, puis s'ensuivront les dictionnaires, les ouvrages scientifiques et les grands journaux. Le tout se fera «sans céder à l'obsession du nombre» et en mettant aussi l'accent sur la qualité de la navigation, a précisé la directrice générale de la BNF, Agnès Saal. «Nous devons mémoriser beaucoup, mais en même temps, bien et intelligemment.» Un appel d'offres a déjà été lancé



CHARLES PLATIAU REUTERS

L'exercice de numérisation de la Bibliothèque numérique européenne devrait poursuivre son cours au rythme de 150 000 documents par année.

afin de sélectionner, avant l'été, parmi trois ou quatre entreprises, celle qui estimera les coûts, les conditions techniques et le temps que nécessitera le projet. Il est déjà établi que la société Thompson collaborera à l'évaluation du financement global de l'opération. Pour ce qui est de la numérisation, le comité a proposé un programme de 100 millions d'euros (140 millions \$CAN) sur cinq ans (2007-2012).

Quant aux droits d'auteur, des négociations sont déjà en cours avec le Syndicat national de l'édition et devraient s'élargir aux représentants des auteurs. La BNE entend trouver un principe de rémunération pour les auteurs et éditeurs des

ouvrages publiés après 1930, donc qui ne sont pas du domaine public. L'établissement virtuel s'engage aussi à sécuriser les ouvrages numérisés en vue d'éviter le piratage.

La bibliothèque virtuelle devrait être lancée d'ici la fin de l'année 2006 et atteindre son rythme de croisière en 2007. Bien que 23 pays aient signifié leur intérêt à prendre part au projet, le démarrage rapide n'associera d'abord que quelques États, tels l'Allemagne, l'Espagne, l'Italie, les Pays-Bas, la Pologne et la Hongrie. Des 25, deux pays manquent pour l'instant à l'appel, le Portugal et l'Angleterre.

Le Devoir

## LITTÉRATURE

## Dans le crépitement du monde



Suzanne Giguère

Roman foisonnant, délibérément anachronique, *La Reine et le Soldat*, de Felicia Mihali, nous plonge en plein cœur des conquêtes d'Alexandre le Grand, en 330 avant Jésus-Christ. La reine des Perses, Sisygambis (nom réel: Sisygambis), assiste impuissante à l'écroulement de son royaume. Captive dans la ville de Suse (sur le territoire actuel de l'Iran), elle est placée sous la garde d'un jeune soldat grec, trois fois plus jeune qu'elle.

Avec une écriture vigoureuse, l'auteure trace le portrait d'une femme indépendante et libre, amante passionnée, femme d'esprit, et tisse en filigrane dans son récit des réflexions sur l'exil, le métissage, l'art de la guerre et la démocratie.

## Alphabet érotique

L'empire en déclin des Perses n'a pas résisté à l'assaut des armées du redoutable conquérant. Installé à Suse, Alexandre le Grand se montre magnanime envers Sisygambis, après la mort de Darius, le roi des Perses, tué au combat. Une étrange ami-

tié se noue entre la reine et le Macédonien. Elle apprend à connaître cet homme dont les actes prouvent sa nature humaine passionnée, il découvre le raffinement perse — mobilier précieux, appartements parfumés, bain raffiné, banquets somptueux. La reine le nomme Iskenderon après en avoir fait son fils adoptif. Alexandre le Grand poursuivra sa politique d'alliance avec la noblesse perse — les soldats macédoniens prennent concubines en pays conquis —, voyant dans ce rituel d'union des peuples «le bonheur du monde en termes de mélange, d'hybridité et de métissage».

Après la conquête du royaume persan, désireux d'étendre son empire de la Grèce à l'Indus, Alexandre reprend la route. Il confie la reine à Polystratus, jeune soldat d'à peine vingt ans, à qui elle enseignera l'ouverture à l'autre. À ses yeux, tous les Grecs sont des barbares.

Au fil des mois, Sisygambis attend des nouvelles d'Alexandre qui ne viennent pas. L'arrivée d'une troupe de comédiens chinois vient la distraire. Le plus vieux acteur a été l'un de ses amants. À partir de cette rencontre, le récit se teinte d'une frénésie érotique. «La reine savait depuis longtemps que les jeux érotiques font partie du métier de gouverner les autres.»

Après le départ de la troupe, la reine intrigue, cherche des issues à son ennui, jusqu'au jour où elle convainc le soldat de partir en Grèce à la recherche d'Iskenderon. En cours de route, ils deviennent amants. Ils se perdent pour mieux se retrouver, leurs désirs se fondent «dans le crépitement du monde». Le plaisir fermente jusque dans les mots.

## Exil et nostalgie

Après un périple difficile, ils arrivent à Athènes. Pour Sisygambis, l'exil se vit d'abord au plus près de la peau. La reine et le soldat déclinent ensemble «les lettres du même alphabet érotique». Pour combien de temps encore? Son amour pour le soldat d'Alexandre avait été lié à sa position de conquérant. À Athènes, ses yeux «trahissent le sommeil profond de l'esprit».

La reine se penche sur son passé, n'arrive plus à y mettre de l'ordre. Elle souffre chaque jour de sa condition d'étrangère. «Elle allait toujours parler le grec avec un accent perse [...] Au fond, les gens ne peuvent jamais fuir ce qu'ils sont en profondeur». Une rencontre avec un marchand de parfums syrien qu'elle a connu à Suse ravive la nostalgie de leur Perse natale: «Il comprenait avec tristesse que le soleil ne pourrait jamais être si familier que dans le pays où l'on naît, et qu'une certaine fraîcheur de la matinée resterait toujours identique à celle de l'enfance.»

Sisygambis s'adapte lentement à sa nouvelle vie. Ce voyage a été pour elle un chemin obscur vers les profondeurs de son âme. Qui sait si le soleil du Péloponnèse aura le pouvoir de l'illuminer, de le rendre plus chaleureux?

## Roman dense, exigeant

À la fin du roman, dans une note à l'intention du lecteur, Felicia Mihali précise qu'elle a pris beaucoup de libertés par rapport aux faits historiques. Elle recompose l'Histoire par fragments en s'écartant de l'original, établit des liens troublants entre les idéaux éthiques d'Alexandre le Grand, la démoc-

ratie qu'il défendait, «pas égalitaire mais militaire et agressive», et les motivations des Américains qui occupent aujourd'hui Bagdad. «Les populations du milieu du continent ne l'accueilleraient pas comme un libérateur, mais plutôt comme un oppresseur antipathique. L'idéal démocratique, qu'il brandissait comme un drapeau et dont il se considérait comme le champion, n'était pas la préoccupation des peuples du Caucase, de Sogdiane ou de Kaboul. Ces peuples de l'Indus s'accommodaient fort bien de la paix imposée par les suzerains locaux, avec qui ils parlaient la même langue et partageaient les mêmes coutumes [...] Ceux qui s'avancent trop sur le territoire des autres ne sont en aucun cas des libérateurs.»

Née en Roumanie, écrivaine, journaliste, rédactrice en chef du magazine culturel en ligne *Terra Nova*, Felicia Mihali signe un troisième roman dense, exigeant, pétillant d'intelligence. Douée d'une imagination inépuisable, la romancière parvient à ressusciter le passé lointain d'une civilisation qui a dominé le Proche-Orient il y a plus de 2500 ans, à en restituer les couleurs, les odeurs, les sensations tactiles et à nous transmettre la beauté d'une histoire d'amour impossible qui ne peut se trouver consignée que dans une œuvre de fiction.

Collaboratrice du Devoir

## LA REINE ET LE SOLDAT

Felicia Mihali

XYZ éditeur

Montréal, 2005, 264 pages

## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

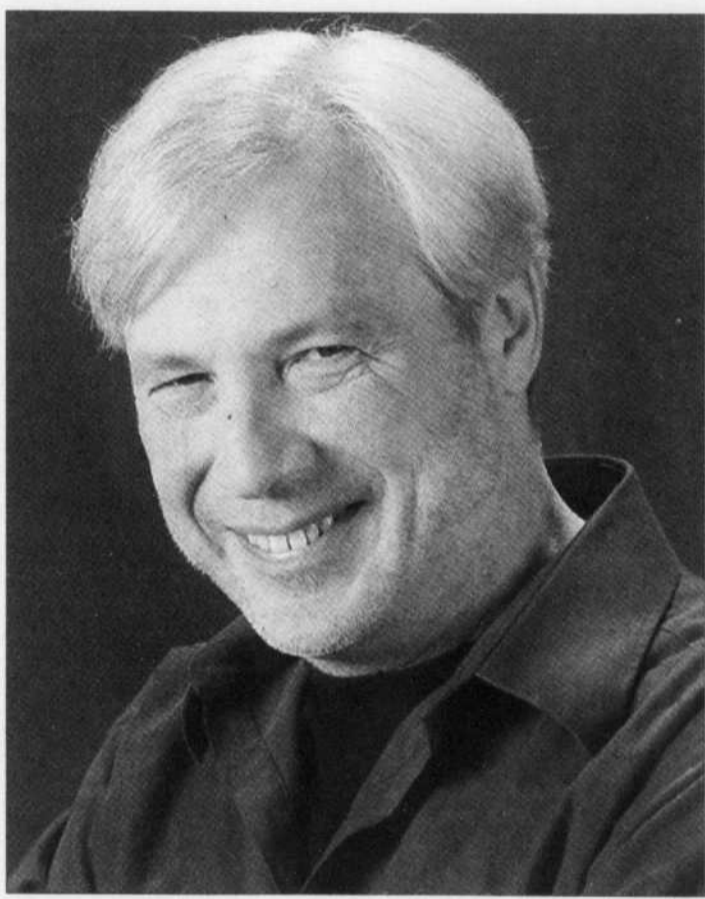
## Juste jusqu'à la dureté

LOUISE MAUDE  
RIOUX SOUCY

On attendait Gaétan Soucy en grande pompe chez Boréal, on le retrouve plutôt au Léopard amoureux avec un dérangeant conte philosophique imprimé sur une jolie plaquette sans prétention. L'école buissonnière va à ravir à l'auteur de *La Petite Fille qui aimait trop les allumettes* et de *Music-Hall!*, qui propose, avec *L'Angoisse du héron*, un exercice de style mordant.

Paru d'abord en anglais sous le titre *The Anguish of the Heron* dans le cadre d'une édition d'art chez The Aliquando Press, le dernier-né de Gaétan Soucy est un texte dense relevé de deux lithographies de l'artiste Laurent Gagnon. Dès les premières lignes, le lecteur est immédiatement confronté à un univers sombre, légèrement décalé, sinon carrément perturbant.

Le narrateur raconte comment, à l'occasion d'une visite dans un institut psychiatrique, il a été le témoin privilégié d'un duel impitoyable. Sous la plume de l'écrivain, ce combat se transforme en une étonnante analyse du jeu du comédien. On retrouve là «un grand piqué de la tête», «l'Acteur», qui tente désespérément de sauver le monde, et le Cabotin, celui dont le destin est justement «de détraquer le monde pour y imprégner sa signature indélébile».



SOURCE TELE-QUÉBEC

Gaétan Soucy propose, avec *L'Angoisse du héron*, un exercice de style mordant.

Allégorie sur l'échec, celui de toute une vie, ce passage n'est ce-

pendant qu'un des éléments forts de cette fable moderne. Impos-

sible toutefois d'en dire davantage sous peine d'attenter impunément au plaisir du lecteur. À son habitude, Gaétan Soucy a en effet construit son récit de manière à multiplier les révélations au fil des pages.

Disons simplement que ce petit texte a plus d'un tour dans son sac. Par le biais d'un hommage à un ami, l'auteur réussit aussi à plonger sans filet dans cette expérience limite qu'est le deuil. *Exit* le romantisme. Ici, le deuil est froid, clinique, réel, tel que le commun des mortels le découvre lorsqu'il est pour la première fois confronté au travail infatigable de la Grande Faucheuse.

Porté par une langue inventive, ce texte très lyrique est aussi étonnamment juste. Juste jusqu'à la dureté. Les faux sentiments, très peu pour Gaétan Soucy, pas plus que les bons d'ailleurs. Un heureux détour, sans complaisance, que l'auteur a bien l'intention de refouler bientôt. *A Vous m'en lirez tant*, sur les ondes de Radio-Canada, il a parlé de trois ou quatre autres projets de ce type en chantier. Voilà qui pourrait donner lieu à un recueil fort intéressant.

Le Devoir

## L'ANGOISSE DU HÉRON

Gaétan Soucy

Le Léopard amoureux  
Québec, 2005, 64 pages

## ÉCHOS

## Gilles Herman au Septentrion

Il y a deux semaines, on apprenait que Denis Vaugeois quitterait les fonctions de directeur des éditions du Septentrion, qu'il a assumées pendant 17 ans. On sait maintenant qu'il cède la barre à Gilles Herman, qui œuvre au sein de la maison depuis 1998. Belge d'origine, ingénieur de formation, M. Herman a d'abord rempli le rôle de conseiller informatique avant de se familiariser avec les diverses étapes de l'édition et d'approfondir sa connaissance de la culture québécoise à titre de chargé de projets. Le catalogue de Septentrion n'ayant plus de secret pour lui, le lecteur assidu qu'il est supervisera désormais toutes les étapes de l'édition d'un livre, du choix du manuscrit à la promotion d'un nouveau titre. Dans un jeu de chaises, Denis Vaugeois, historien de métier, coprésident de Montréal capitale mondiale du livre, demeure dans les rangs de l'équipe éditoriale en récupérant le poste de chargé de projets, où il sera plus proche des contenus qui lui sont familiers et sur lesquels il prend plaisir à travailler. — *Le Devoir*

## Rencontre avec l'alter ego de Paul

Il fait partie des bédésistes les plus en vue au Québec. Son héros s'appelle Paul et, à bien des égards, lui ressemble. Qui est-ce? Michel Rabagliati. À l'occasion de Montréal, capitale mondiale du livre, l'auteur rencontrera ses lecteurs le jeudi 26 janvier à la Bibliothèque de la Prévoisier dès 19h30. Les aventures de Paul ont débuté en 1999, avec *Paul à la campagne*. Plus récemment,

c'est dans le Montréal des années 70 qu'on le voyait déambuler au fil de la douzaine de récits que compte *Paul dans le métro*. Et il y aurait eu bien plus d'épisodes dans la vie de Paul si son auteur avait suivi sa passion dès qu'elle est née, alors qu'il n'avait que 12 ans. Mais voilà, à l'époque, ses histoires s'épuisaient après qu'il eut aligné cinq petites cases de dessins... Il pourra raconter de vive voix comment il a retrouvé le souffle de l'inspiration porté par une passion encore vive, 25 ans plus tard. — *Le Devoir*

## Editis avale XO

Editis, ex-Vivendi-Universal Publishing, s'apprête à acquérir les éditions XO, dont elle détenait déjà 25 % des actions. Le numéro deux de l'édition française ajoute ainsi une solide corde à son arc, qui champagne entre autres les maisons Robert Laffont, Bords, La Découverte et, depuis la dernière année, Le cherche midi et First. Ces cinq dernières années, XO a publié 57 titres dont une majorité de best-sellers. Une fois l'accord conclu, Editis deviendra également propriétaire des filiales, notamment de Oh! Editions. Elle-même filiale de Wendel Investissement, Editis a enregistré un chiffre d'affaires de près de 1,4 milliard de dollars canadiens (720 millions d'euros) en 2004. La concentration du marché du livre se poursuit aussi en Espagne où, en dépit du rempart de la loi du prix unique, plus de la moitié des ventes de livres en 2005 ont profité aux chaînes de magasins culturels ou aux grandes surfaces. Selon le quotidien catalan *La Vanguardia*, cette situation se traduit déjà par d'importantes concessions des éditeurs en faveur des chaînes. Dans un entretien accordé au quotidien *Liberación* au début de l'année, Antoine Gallimard a dénoncé qu'il figurait seul avec

Albin Michel dans la catégorie des maisons familiales de taille moyenne, le patron de la maison Gallimard s'en est pris aux géants de l'édition, visant implicitement Hachette. «On s'aperçoit que, si le marché [du livre] se développe, c'est essentiellement sur les hyper et les grandes surfaces, a-t-il affirmé. Une maison de taille moyenne, comme la nôtre, a aussi besoin d'accéder à ces autres niveaux. Or les groupes qui contrôlent toute la chaîne de commercialisation risquent de fermer ces débouchés aux autres éditeurs.» — *Le Devoir*

## L'année Ibsen

Il est mort il y a 100 ans. Né en 1828, Henrik Ibsen s'est éteint en 1906. Vendredi dernier, l'année Ibsen a officiellement été lancée à Oslo, au cours d'une soirée ayant réuni plusieurs personnalités du théâtre dont Liv Ullmann, Isabelle Huppert, Ralph Fiennes et Vanessa Redgrave. Son répertoire, qui compte 26 pièces, dont *Peer Gynt* et *Les Revenants*, est mis en scène chaque semaine dans plus d'une centaine de théâtres à travers la planète. — *Le Devoir*

**equita** l'aire libre

**LE COMMERCE ÉQUITABLE**  
Exposition des photographies d'Éric St-Pierre  
Du 10 janvier au 12 février 2006

vernissage le 26 janvier 2006 à 18h00  
dégustation de produits équitables  
suivie d'une conférence du photographe à 19h00  
R.S.V.P. : (514) 337-4088 poste 213

Librairie Monet  
Galerie Normandie  
2752, de Salaberry, Montréal, Qc H3M 1L3  
(514) 337-4083  
www.LibrairieMonet.com

## Paris, Montréal, villes sœurs?

Le récent numéro de la revue *Liberté* pose la drôle de question: Paris se montrealise-t-il? L'atmosphère un peu lugubre de déclin qui plane sur la Ville lumière, jumelée à l'effacement du complexe d'infériorité des Québécois à l'égard des Français, ouvre-t-elle la voie à une telle éventualité? Loin de répondre par l'affirmative, les différents collaborateurs, dont quelques-uns connaissent bien les deux réalités (Bernard Poizier, Dominique Noguez), en profitent toutefois pour discuter de l'américanisation, dont Montréal pourrait être la courroie, et pour explorer ce qui éloigne et rapproche les deux cités. À l'heure où les villes deviennent de plus en plus les modèles vers lesquels on se tourne — plutôt

que vers des entités nationales abstraites — la question, quoique loufoque et dans laquelle résonne davantage un souhait, suscite des réflexions tantôt pertinentes, tantôt amusantes. — *Le Devoir*

## Brokeback en poche

Ceux qui ont aimé *Souvenirs de Brokeback Mountain*, d'Ang Lee, seront heureux d'apprendre que la nouvelle d'Annie Proulx qui a inspiré le film, extraite du recueil *Les Pieds dans la boue*, est désormais offerte séparément en édition de poche, chez Grasset. Ce récit d'une rencontre fulgurante entre deux nomades des plaines du Wyoming est un des plus réussis de l'écrivaine américaine, déjà couronnée par le prix Pulitzer. — *Le Devoir*

## PALMARÈS LIVRES ARCHAMBAULT

QUEBECOR MEDIA

Résultats des ventes :: Du 10 au 16 janvier 2006

## ROMAN

- ANGES ET DÉMONS  
Dan Brown (JC Lattès)
- IL FAUT PRENDRE TAUREAU PAR ...  
Fred Pellerin (Planète rebelle)
- LE ROMAN DES JARDINS  
Alexandre Jardin (Grasset)
- MA VIE AVEC MOZART  
Eric-Emmanuel Schmitt (Albin Michel)
- DANS MON VILLAGE, IL Y A BELLE...  
Fred Pellerin (Planète rebelle)
- MEURTRES À LA CARTE  
Kathy Reichs (Robert Laffont)
- VOUS REVOIR  
Marc Lévy (Robert Laffont)
- ET SI C'ÉTAIT ÇA LE BONHEUR  
Francine Ruel (Libre expression)
- LES CHEVALIERS D'ÉMERAUDE T. 1  
Eric-Emmanuel Schmitt (Julliard)
- LES CERFS-VOLANTS DE KABOUL  
Khaled Housseini (Belfond)

## OUVRAGE GÉNÉRAL

- SUDOKU VOL. 1  
Collectif (Pearson)
- LES SECRETS D'OPTION CANADA  
N. Lester / R. Philpot (Intouchables)
- MANGER SANTÉ POUR LE PLAISIR  
Minçavi (Minçavi)
- SUDOKU: 128 GRILLES  
Carol Vorderman (Marabout)
- PETIT LIVRE DU SUDOKU  
Peter Sinden (Hors-collection)
- ALIMENTS CONTRE LE CANCER  
Richard Béliveau (Trécarré)
- MEILLEURES RECETTES ... MÏJOTEUSE  
Donna-Marie Pye (Guy Saint-Jean)
- LE GUIDE DE L'AUTO 2006  
Collectif (Trécarré)
- BRISER LE SILENCE  
Michel Vauteil (Libre Expression)
- 100 SUDOKU VOL. 2  
Wayne Gould (First)

## LIVRE DE POCHE

- DA VINCI CODE  
Dan Brown (Pocket)
- UN PETIT PAS POUR L'HOMME  
Stéphane Dompierre (Québec Amérique)
- ET SI C'ÉTAIT VRAI  
Marc Lévy (Pocket)
- BOIS TON THÉ FORT, TU VA PISSER...  
Fred Pellerin (Sarnazine)
- UN DIMANCHE À LA PISCINE À KIGALI  
Gil Courtemanche (Boréal)
- HISTOIRE DE PI  
Yann Martel (XYZ)
- L'ALCHIMISTE  
Paulo Coelho (Libre de poche)
- ENSEMBLE C'EST TOIT  
Anna Gavalda (L'ai ki)
- CHECHER LE VENT  
Guillaume Vigneault (Boréal)
- LA PROCHAINE FOIS  
Marc Lévy (Pocket)

## NOUVEAUTÉ ANGLOPHONE

- THE BROKER  
John Grisham (Dell)
- LOVE SMART  
Phil McGraw (Simon & Schuster)
- CHAIRFIRE  
Terry Goodkind (Tor)
- MERDE, ACTUALLY  
Stephen Clarke (Penguin)
- CAN YOU KEEP A SECRET?  
Sophie Kinsella (Dell)
- TUESDAYS WITH MORRIE  
Mitch Albom (Scout24)
- THE NANNY DIARIES  
E. McClurg/N. Kraus (St. Martin's Press)
- RED LILY  
Nora Roberts (Berkley)
- MEMORIES OF JOHN LENNON  
Yoko Ono (William Morrow)
- TEACHER MAN  
Frank McCourt (Simon & Schuster)

## LITTÉRATURE

## Mordecai dans tous ses états



Louis Hamelin

« Il n'y a pas de petites littératures, il n'y a que des littératures mal diffusées », disait le bon Gaston Miron. Discutable, l'énoncé le devient beaucoup moins quand on l'applique au domaine de la langue: il n'y a pas de langues mineures, il n'y a que des langues qui n'ont pas été historiquement imposées par la force des armes et de l'expansion commerciale...

Amusez-vous un moment avec le scénario suivant: la France a gagné la guerre de Sept Ans. Dans l'Etat semi-autonome du Massachusetts vivent aujourd'hui sept millions d'anglophones entourés d'une mer d'Américains: l'Oregon parle français, la Californie fait partie du Mexique. Résultat? Monsieur Maurice Druon marche les fesses bien serrées, quai Conti à Paris, et c'est l'idiome parlé par ces provinciaux d'Anglos (du Shakespeare dégénéré en petit-nègre) qui subit les affronts des types d'Oxford. Autre détail de ce paysage culturel idyllique: Mordecai Richler, petit-fils d'un marchand de ferraille polonais, est d'emblée assimilé à la majorité et parle français comme vous et moi, ce qui comporte au moins deux avantages. Premièrement, il n'a plus besoin de soupirer après Londres et New York, puisque Montréal, c'est New York et Paris. Ensuite, il n'est plus obligé de prendre la plume pour dénoncer l'entêtement de ses compatriotes à s'exprimer dans une langue de seconde zone, il a cessé d'alimenter une polémique féroce dans sa province natale et de recevoir des menaces de mort de la part de gens qui ne l'ont jamais lu.

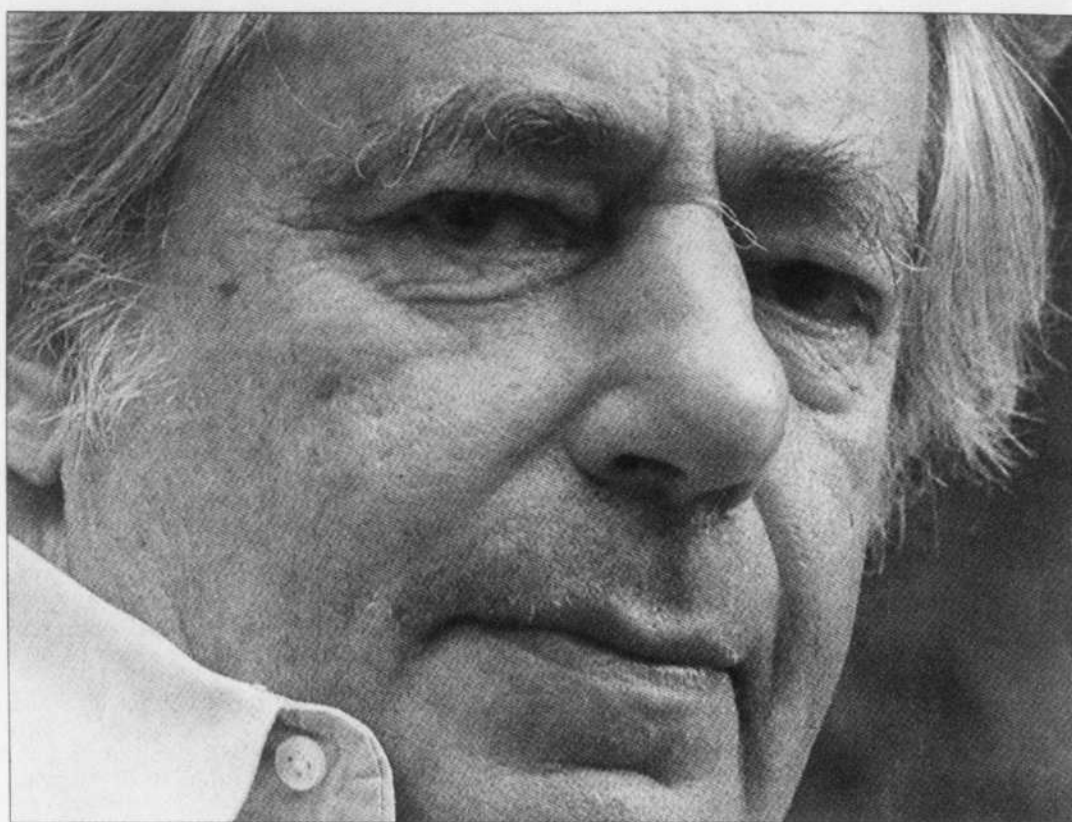
Pour la littérature québécoise, affronter le cas Richler, c'est poser la question de sa propre genèse. Il a même été question de lui attribuer le prix Athanase-David il y a quelques années, ce qui eût été parfaitement stupide: le pays d'un écrivain, c'est sa langue, et il est normal que les prix littéraires soient décernés sur une base linguistique autant que territoriale. Or la langue québécoise, qui a engendré une littérature qui à son tour l'invente, existe, et lorsque je lis, entre autres condensantes marques de sénilité académicienne, les croulantes invectives du père des *Rois maudits*, j'entends se retourner, au fond de sa tombe toute fraîche, mon petit Gaulois des Amériques: Noël Audet.

Maintenant que le personnage Richler n'est plus là pour étaler sa prose vengeresse dans les pages du *New Yorker* et nous pourfendre en tant qu'entité nationale,

on peut porter sur son œuvre un regard relativement plus serein, sinon en tous points objectif (on n'analyse pas la prose d'un auteur avec la neutralité du savant penché sur une souche de microbes...). Et *Mordecai Richler, le dernier des francs-tireurs*, paru aux éditions XYZ, peut nous y aider. Le livre est fondé sur une série d'entretiens essentiellement réalisés auprès des proches et des amis de l'écrivain, par Michael Posner, chroniqueur artistique au *Globe and Mail*, qui s'est promené entre Toronto, Montréal, Londres, New York et L.A. pour recueillir les témoignages de la tribu Richler élargie: environ 150 personnes, dont aucune n'est dotée d'un nom possédant la plus vague consonance française, ce qui peut se comprendre quand on considère le mode de vie cosmopolite du romancier, comme, aussi, sa double appartenance au ghetto de la rue Saint-Urbain et au Montréal rhodésien d'avant la loi 101, mais qui n'en constitue pas moins une incongruité assez remarquable. Comme l'écrivait Richler dans *Rue Saint-Urbain*: «Les pea soups étaient tout juste bons pour faire l'entretien, nettoyer des brûleurs, ramoner des cheminées, conduire un ascenseur. On les disait menacés par la tuberculose, le rachitisme et la syphilis. Les femmes âgées lavaient les vitres et ciraient les sols en lino; les plus jeunes devenaient domestiques dans les maisons huppées d'Ou-tremont, travaillaient à l'usine et vous accompagnaient au lit quand l'occasion s'en présentait. Les Canadiens français étaient nos schwartzes.»

Je ne sais pas ce qu'est un schwartz, mais, de toute évidence, c'est quelqu'un qui, tout comme il n'avait pas d'affaire à la haute direction du CN à l'époque, n'est pas plus à sa place aujourd'hui dans un livre d'inspiration hagiographique consacré au plus célèbre écrivain canadien. Difficile de ne pas y voir une autre preuve de cette forme particulière de schizophrénie qui continue de tenir lieu de vie culturelle au «plus meilleur pays».

Mais j'exagère en parlant d'hagiographie. Que Mordecai Richler n'ait pas été un saint, les interlocuteurs de Posner le reconnaissent pour la plupart sans trop se faire prier. Et le Richler qui, à la fin, ressort de ce portrait croisé est un être à l'origine ambitieux et rebelle, deux défauts facilement pardonnables chez un futur grand écrivain. Un être peu sociable et volontiers abject, dont les cigares fumés à la chaîne et les bien-aimés *pur malt*, hormis quelques dommages collatéraux, ne menacent en définitive que sa propre personne. Une *shiksa* se convertit pour lui (merveilleuse Florence, si discrète, à la beauté si souvent célébrée, et sans laquelle Richler était incapable de se faire cuire un œuf) et s'ensuit un beau mariage, puis l'incroyable exploit de faire vivre une famille de cinq enfants tout en entretenant une vie sociale de parvenu et en se relevant tous les matins pour bûcher sur sa machine à écrire. Le petit-fils d'immigrants voulait créer le foyer stable et solide auquel il n'avait pas eu droit? Les éditeurs et les rédacteurs en chef allongeront bientôt un pont d'or sous ses pieds. Il considérera qu'un écrivain doit essayer de produire, au



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Pour la littérature québécoise, affronter le cas Mordecai Richler, c'est poser la question de sa propre genèse.

cours de son existence, au moins une œuvre capable de lui survivre? Il a livré *Turovsky*. Une vie réussie, donc. Et, récompense suprême de l'arriviste fasciné par le pouvoir et le fric, le petit gars de la rue Saint-Urbain va côtoyer Sean Connery à Londres. Petit-fils de ferrailleur propulsé au milieu de cette aristocratie du grand écran qui transforme le vil métal en or, on se prend à l'imaginer adoubi lord, comme sir Conrad Black, esquire et escroc.

Reste le problème que pose Mordecai Richler au lecteur francophone. Raciste, Richler? Probablement, et non sans raison. En fait, on se trouve plutôt, ici, devant un ressentiment subconscient que devant la pleine adhésion à quelque théorie de la supériorité génétique. Les écrivains qui, encore après la Seconde Guerre mondiale, restreignaient l'accès de certains hôtels de Sainte-Agathe aux Gentils («*Pas de Juifs*», «*Clientèle limitée*»), oui, de cette même Sainte-Agathe que Gaston Miron allait devoir quitter pour faire l'expérience de la discrimination, me paraît expliquer suf-

fisamment cette attitude anti-francophone qui va s'exacerber pendant les années 1980 avec l'adoption de la loi sur l'affichage. On rencontre déjà un tel écriteau dans *Rue Saint-Urbain*, on le retrouve dans *Gursky*, tout comme dans le présent livre de témoignages. C'est la scène traumatique richliérienne par excellence. L'homme ainsi marqué me fait penser au jeune Cassius Clay qui lançait sa médaille d'or dans la mer de Miami après s'être vu refuser l'entrée d'un restaurant. *Allez vous faire foutre.*

Collaborateur du Devoir

MORDECAI RICHLER,  
LE DERNIER DES FRANCS-TIREURSMichael Posner  
Traduit de l'anglais par Hélène Rioux  
XYZ éditeur,  
Montréal, 2005, 311 pages

## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Les odeurs de l'ouragan

MICHEL LAPIERRE

De la Louisiane, ne resterait-il que des odeurs? La Louisianaise Margaret Collin, de la nation amérindienne des Houmas, ne reconnaît plus son mari, le Cadjin David LeBlanc. Il dégage pourtant la même odeur que naguère, mais il n'est plus le même homme. Il revient du village montagnais de Pointe-Bleue, au Québec...

Même si Margaret ne reconnaît plus son David, pêcheur de crabes et chanteur de blues, elle le «redessine» pour se donner à lui. Sur un ton sarcastique, elle lui lance: «Je suis plus ta femme... Je suis une autre, celle que tu veux: une Montagnaise, une Blanche, une Belle du Sud, une fille à la cassette. Choisis!»

En mettant ces mots dans la bouche du personnage de Margaret, Lili Maxime, native du Lac-Saint-Jean, résume l'esprit de son roman *La Sang-mêlé du bayou*. Ce deuxième tome d'une vaste trilogie procède d'un ouragan louisianais, celui de 1977, dont l'écho aurait retenti du Québec au Mexique. Am-

bitieux, touffu, échevelé, le récit répand les odeurs de l'histoire souterraine de l'Amérique.

Hélène Simard, la femme dont David s'est épris et qui ruinera un mariage heureux, le Cadjin l'a «perdue dans un ouragan» et a vainement tenté de la retrouver à Pointe-Bleue, au Lac-Saint-Jean. Cette Québécoise est métisse et revendique, sous le nom d'Hénel Manicouche, une identité montagnaise.

Venue en Louisiane à titre de sociologue, Hélène est devenue la sœur des gens dont elle étudiait la culture: les Cadjins, ces descendants de déportés acadiens, et les Houmas, «ces Amérindiens plus cadjins que les Cadjins», qui seront sans doute la dernière communauté à parler français aux États-Unis. Elle s'est enfuie de la Louisiane pour cacher à David qu'elle était enceinte de lui.

Les odeurs du roman recèlent une sensualité primitive et un instinct génésique quasi sacré. Elles nous permettent de pardonner à Lili Maxime beaucoup de faiblesses littéraires.

David finit par retrouver Hé-



SOURCE LA GRANDE MARÉE

Lili Maxime

ne, future amie des Indiens du Chiapas qui s'est réfugiée au Mexique avec le nouveau-né. Il peut, en tenant son fils dans ses bras, tenir une Amérique à la fois très ancienne et très jeune, à la fois très abstraite et très physique.

Lili Maxime a beau s'appesantir sur les thèmes fragiles de l'unité continentale des Améri-

diens d'aujourd'hui et de leur rayonnement universel, elle nous touche.

Au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle, le français a largement contribué à unir les autochtones de l'Amérique du Nord et à propager en Europe une image fascinante de leur vie. Conscience de la disparition prochaine de cette langue chez les Cadjins et même chez les Houmas, la romancière, qui connaît la Louisiane sur le bout des doigts, appréhende l'épuisement de la sève culturelle dans une atmosphère à la fois joyeuse et tragique de Mardi gras.

Les morts carnavalesques qui défilent près des bayous ne demandent-ils pas en souriant la charité à leurs propres images que reflète un miroir impitoyable: celui du passé?

Collaborateur du Devoir

LA SANG-MÊLÉ  
DU BAYOULili Maxime  
La Grande Marée  
Tracadie-Sheila, 2005, 552 pages

## LITTÉRATURE FRANÇAISE

Alphonse Allais,  
ça vous dit?GILLES  
ARCHAMBAULT

Il faut être sûr de l'amitié de quelqu'un pour lui recommander la lecture d'Alphonse Allais. Allais, ça ne fait pas sérieux. On ne vous en voudra jamais de vanter un livre ennuyeux, on vous regardera peut-être de façon oblique si vous avouez trouver plaisir à faire votre miel des centaines de courts textes qu'il a signés dans les journaux parisiens à la fin du dix-neuvième siècle et au tout début du vingtième.

Qui ne connaît de lui cette phrase dans laquelle il conseille de construire les villes à la campagne parce que l'air y est meilleur? Une autre de la même eau? «Il faut prendre l'argent où il se trouve, c'est-à-dire chez les pauvres. Bon d'accord, ils n'ont pas beaucoup d'argent, mais il y a beaucoup de pauvres.»

De toute évidence, Allais, c'est Woody Allen avant terme. Il est des gens pour qui le *non sense* est de la pure niaiserie. Ce sont des personnes sérieuses pour qui les plus innommables tartines sur, par exemple, la politique, les problèmes reliés à l'environnement ou les méfaits de la cigarette, sont des lectures incontournables. Allais n'est pas pour elles. Ce natif de Honfleur, fils de pharmacien, se moque de tout avec bonhomie. Sa fantaisie n'a pas de borne. Inutile de le fréquenter si l'on n'est pas prêt à prendre en compte sa grande liberté d'esprit.

Est-il un grand écrivain comme le croyaient André Breton et Jules Renard? On peut sérieusement en douter. Il y a probablement trop de facilités, trop de clin d'œil, trop de recours aux calembours pour satisfaire aux critères par lesquels on reconnaît un grand écrivain.

Mais est-ce si important? Le lecteur de bonne volonté trouvera dans bon nombre des textes ré-

unis dans les *Œuvres anthumes* et dans les *Œuvres posthumes* un amusement à nul autre pareil.

Si Allais nous séduit encore aujourd'hui dans des contes écrits à la petite semaine pour des journaux populaires, c'est qu'il est intelligent. Seuls les imbéciles prennent à la lettre les gens et les événements. Devant une situation donnée, devant la vie qui s'offre à lui, l'auteur d'*On n'est pas des bœufs* cherche et découvre le côté absurde.

Il ne fait pas mouche à tout coup. Il peut arriver qu'un effet à produire gâche notre contentement. Lorsqu'il fait mouche, toutefois, Allais est brillant. Qu'importe au fond qu'il nous ait aligné quelques phrases qui n'avaient pour but que d'allonger le texte.

On sait maintenant que beaucoup de ces historiettes ont été écrites sur un bout de table de café. Est-ce le cas de beaucoup d'autres elles? Aucune importance. Seule compte la joie qui est nôtre quand, au détour d'une phrase, par une attitude, un mot, une note, il nous prouve la finesse, l'originalité de l'univers qu'il nous décrit.

Dans un de ses contes, Allais nous relate une soirée d'athées pendant laquelle Dieu, parce qu'il est bon, admet qu'il n'existe pas. C'est là du Allais à son mieux. Dans ces deux forts volumes, il y a du meilleur et du pire. Je ne crois pas qu'il soit convenable de faire la fine bouche. Allais, un auteur à prendre ou à laisser. Je prends.

Collaborateur du Devoir

ŒUVRES ANTHUMES

Alphonse Allais  
Robert Laffont, coll. «Bouquins»  
Paris, 2005, 1173 pages

ŒUVRES POSTHUMES

Alphonse Allais  
Robert Laffont, coll. «Bouquins»  
Paris, 2005, 933 pages

## ROMAN QUÉBÉCOIS

## Auto, boulot, héros

CHRISTIAN  
DESMEULES

Assis au volant de sa luxueuse Lexus LS-400 stationnée dans le garage de sa résidence, sur la rive sud de Montréal, un homme prêt à partir pour son bureau du centre-ville est tout à coup aveuglé par un constat sanglant: «Cette surface froide, sans couleur ni relief, me ramène à l'homme terne, plat, fade que je suis devenu, être suradapté et conforme, créature basement sociale, bêtement familiale.» Le début d'une longue semaine dans la vie d'un homme occupé.

Professionnel dans la jeune quarantaine à qui tout semble avoir réussi, Georges Blast est pourtant de plus en plus convaincu d'avoir évolué à côté de la vie, de ne plus s'appartenir et de s'enfoncer dans l'absurdité d'une quête qui n'est pas la sienne. C'est ce que lui fait remarquer l'un de ses amis, un écrivain qui travaille à l'histoire d'une baleine qui a grandi dans un aquarium au fond de l'océan: «Georges, tu vis dans une pseudo-civilisation menée par des technocrates qui n'ont d'autres buts que de garder la tête sous l'eau pour ensuite leur vendre à prix d'or de l'oxygène en bouteille.»

Continuer à travailler, à accumuler pouvoir et richesse, ou s'arrêter, tout vendre et faire de la voile à temps plein? *Ras le bol*, le premier roman de François Godue, est donc le récit d'un coup de barre. L'histoire édifiante d'un homme qui se prend la tête un lundi matin, s'envoie en l'air avec une ancienne flamme le mercredi et décide de jeter sa cravate le vendredi.

Parfois un peu broillon, jamais dénué d'humour, Godue a la main lourde lorsqu'il s'agit de sermonner les «ayatollahs de la finance» ou de rendre vivants les person-

nages secondaires. Un roman qui ne fracasse rien, porté par une écriture alerte et sans grande originalité, mais qui semble émaner d'un «ras-le-bol» bien réel à l'endroit d'un certain mode de vie moderne, où le travail et les conventions sociales prennent une trop grande place.

Collaborateur du Devoir

RAS LE BOL

François Godue  
Guy Saint-Jean éditeur  
Laval, 2005, 254 pages

CAHIER SPÉCIAL [ SAMEDI 28 JANVIER ]  
RENTRÉE LITTÉRAIRE

LE DEVOIR

« On n'est jamais trop curieux »

## ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Un médecin au Nunavik



Louis Cornellier

Comme la plupart d'entre vous, je ne mettrai probablement jamais les pieds au Nunavik. Cela ne m'empêche pas d'être intrigué et fasciné par cet univers mystérieux que je ne connais, au fond, que par ouï-dire. Aussi, quand j'ai la chance de rencontrer des aventuriers québécois qui n'ont pas craint d'aller fouler la toundra et de rencontrer ceux qui lui donnent une âme, je multiplie les questions et je tends l'oreille. Lors du dernier Salon du livre de Montréal, par exemple, la jeune infirmière Zoé Brabant, auteure des *Carnets de Zoé - Une humanitaire en Afghanistan et en Iran*, et son énergique maman sage-femme ont contribué à mon éducation à cet égard en acceptant de partager avec moi quelques-unes de leurs expériences nunavikiennes. Ce sont elles, d'ailleurs, qui m'ont mis sur la piste de ces *Impressions boréales d'un séjour au Nunavik*, signées par le jeune médecin québécois Alexandre Chouinard.

«Le Grand Nord», écrit ce dernier, *auréolé de mystères, intrigue par son isolement, sa nature exacerbée, ses habitants mythiques et les légendes qu'il a fait naître. Mais, des légendes aux réalités, nous du Sud connaissons bien mal le Nord.* Pour nous, en effet, trop souvent, ce Nord, auquel nous reconnaissons une grande et terrifiante beauté, prend la figure du sous-développement, du désespoir juvénile et de l'incurie administrative. Nous l'imaginons donc géographiquement superbe, mais humainement tragique.

Alexandre Chouinard ne nie pas ces noirceurs du Nord. Il reconnaît que «le pays inuit souffre», qu'il est «prisonnier d'une rare violence»; il évoque discrètement le drame des jeunes perdus, les nombreuses victimes d'abus de toutes sortes, mais son expérience de médecin du Nord pendant deux ans l'incite néanmoins à un certain optimisme: «Les défis que doivent surmonter les Inuits sont immenses, c'est bien certain. Il ne saurait en être autrement lorsqu'une population en croissance exponentielle vit dans une région où les possibilités de développement économique sont bien faibles et lorsqu'une culture millénaire est en péril en regard de la mondialisation. Pourtant, je me plais à croire que la situation est déjà plus enviable qu'elle ne l'était il y a trente ans et que dans vingt ou trente ans, d'autres progrès auront pris racine.» Cet esprit d'optimisme, d'ailleurs, domine dans ces *Impressions boréales* nettement plus réjouissantes que déprimantes.

Bien sûr, reconnaît Chouinard, le Nord et ses habitants sont déroutants, mais à celui qui accepte de les fréquenter avec enthousiasme, ils ont tout un monde, et un beau, à offrir. Ainsi, de mars 2001 à mars 2003, le jeune médecin a fait de Kuujuaq son chez-lui afin d'y exercer sa profession. Entre deux accouchements — plus que nombreux dans la région puisque «le Nunavik a un taux de maternité record au Québec» —, il a fait un homme du Nord de lui-même en s'intégrant à la vie communautaire de l'endroit.

Fervent amateur de boîtes de nuit, il n'a pas hésité à se pointer au seul bar de Kuujuaq pour y découvrir une faune assez particulière: «Les danseurs sont remplis de contrastes: les jeunes Inuits, presque de l'ère Pkachu, dansent côte à côte avec de vieilles Inuites, nées à l'époque des igloos et de la chasse au harpon. La musique qui anime cette foule est à l'image de cette diversité. Mélange de hip-hop, disco, techno, country inuit, latino, rap et de rock. Mais les chants de gorge brillent par leur absence.» Les soirées sont longues et ennuyeuses dans la toundra? Un mythe, de préciser notre fétard: «Un souper n'attend pas l'autre, puis il y a les sports, le plein air, les soirées de danse, etc. [...] En fait, le problème est plutôt de savoir dire non à l'occasion.»

Pour le pittoresque, notre homme sera servi lors du Candy drop, un rituel pendant lequel, le 25 décembre, le père Noël, de son avion, lance littéralement bonbons et cadeaux du ciel à la foule en délire. Il participe



SHAUN BEST REUTERS

Le Nunavik a un taux de maternité record au Québec.

ra, aussi, à une cruelle et émouvante chasse à l'ours polaire et poussera même l'audace jusqu'à avaler de l'igunak, un mets traditionnel composé de viande de morse ou de phoque très faisandée qui cause parfois le botulisme. Chez les Inuits évangélistes de Quaqaq, il découvrira une foi exaltée à la mode américaine: «Il y a là fort probablement certaines réponses aux problèmes devant lesquels je me sens démuné. [...] Qui sait, si je m'appelais Poissie ou Alec et que l'angoisse me tenaillait continuellement l'intérieur, peut-être me mettrais-je aussi à convulser au contact de la parole de Dieu et que cela m'éviterait de commettre l'irréparable.»

## Le paradis de la motoneige

Saint-Gabriel-de-Brandon, mon village natal, se présente comme le «paradis de la motoneige». Cela fait sourire Chouinard, qui réplique que «le vrai règne de la motoneige est plus au nord, au Nunavik». Véritable mode de vie pour les Inuits, la motoneige devient presque un prolongement de leur corps. «Ici, constate le médecin, les enfants savent manœuvrer une motoneige avant d'apprendre l'alphabet et les aînés préfèrent un Yamaha à la marchette.» Qui n'en a pas une, conséquemment, fait figure de touriste déboussolé. Aussi, fier propriétaire d'un modèle Bravo — «la coccinelle des motoneiges» —, Chouinard participera à une équipe visant à se rendre au Labrador en traversant les Torngat, le plus imposant massif montagneux de la province. Racontée sur le mode du récit d'aventures trépidant, cette expédition lui permettra de prendre conscience du lien profond qui unit les Inuits au Nord et du fait qu'on ne s'improvise pas facilement homme des neiges.

La «nordite aiguë», ce mal du pays ressenti par les gens du Sud transplantés au Nord, guette toujours. Le froid, les moustiques, la misère, les problèmes sociaux et le gaspillage administratif qui affectent le Nunavik donnent souvent envie de partir. La plupart des Blancs, d'ailleurs, n'y sont que de passage, et Chouinard avoue même s'y être parfois senti «comme un Français en Algérie avant l'indépendance». Y retournera-t-il un jour? La conclusion de ses *Impressions boréales* témoigne de son ambivalence à cet égard, mais elle est précédée par une belle et reconfortante déclaration d'amour à ces frères et sœurs du froid, bâtisseurs d'inuksuks.

Collaborateur du Devoir

louiscornellier@parroinfo.net

IMPRESSIONS BORÉALES  
D'UN SÉJOUR AU NUNAVIKAlexandre Chouinard  
Arion

Lac-Beauport, 2005, 176 pages

## La politique du meurtre

MICHEL LAPIERRE

On se souvient que la justice américaine a condamné à mort Timothy McVeigh, le terroriste d'extrême droite qui a fait exploser un immeuble gouvernemental à Oklahoma City en 1995. Des survivants et des proches des nombreuses victimes ont pu regarder l'exécution diffusée en direct sur des écrans vidéo. Il y a eu des applaudissements...

Une image saisissante s'offrirait à nous, «celle des victimes devenues bourreaux de leur bourreau», comme le signale avec pertinence Catherine Mavrikakis, romancière et essayiste québécoise, dans *Condamner à mort*, une réflexion très soutenue sur «le spectacle de la loi» et l'énigme de la justice.

Dans notre civilisation médiatique, l'image du crime et celle du châtiment prennent de telles proportions et satisfont un tel sensationnalisme qu'elles se distinguent de moins en moins l'une de l'autre. Catherine Mavrikakis est consciente que la justice tendait à se confondre avec la vengeance lorsque les autorités américaines voyaient en McVeigh «l'homme qui justifie le plus au monde la peine de mort».

McVeigh n'a pas été dupe de cette dramatisation outrancière de la justice. Il l'a récupérée. Comme l'essayiste le souligne, le terroriste antigouvernemental a voulu lui-même que l'on diffuse son exécution pour que celle-ci «témoinne, pour lui, devant tous, de l'injustice de l'État». À la quasi-

vengeance étatique, McVeigh opposait sa propre vengeance.

La justice, ce principe moral qui ne résiste pas facilement à l'analyse, serait-elle, tout compte fait, le résultat de l'antagonisme de deux haines? Catherine Mavrikakis ne répond pas clairement à cette question un peu désinvolte mais inévitable.

## Et Camus?

Elle aime se référer aux grands auteurs. Pourtant, elle oublie de prolonger les «Réflexions sur la guillotine» qu'Albert Camus a formulées en 1957. Celui-ci n'a pas résolu l'épineuse question philosophique de l'énigme de la justice, mais il a fourni un argument à la fois subtil et convaincant à ceux qui, comme Catherine Mavrikakis, tentent de démontrer l'inhumanité de la peine capitale.

Sans douter de la noblesse du sentiment humanitaire au nom duquel tant de gens s'opposent à la peine de mort, Camus a préféré condamner la guillotine et les équivalents en s'appuyant sur le «pessimisme raisonné», la «logique» et le «réalisme». C'est dans la perspective sociopolitique qu'il situait la responsabilité individuelle du meurtrier.

Il rappelait que, dans un XX<sup>e</sup> siècle marqué par le totalitarisme, l'État a commis des assassinats beaucoup plus souvent que les simples individus. On peut résumer et actualiser ainsi les réflexions de Camus: s'opposer à la peine capitale, ce n'est pas tant témoigner de la mansuétude

de à l'égard de certains individus qu'enrayer la logique sanguinaire à laquelle l'État et la société sont toujours susceptibles d'obéir.

Aujourd'hui, l'État le plus puissant du monde maintient la légalité de la peine de mort et, en même temps, adhère à la doctrine de la guerre préventive. Est-ce un pur hasard? Apolitique, Catherine Mavrikakis élude la question.

Collaborateur du Devoir

## CONDAMNER À MORT

Catherine Mavrikakis  
PUM  
Montréal, 2005, 168 pages

JIM BOURG REUTERS

Timothy McVeigh, condamné à mort pour l'attentat d'Oklahoma City, en 1995.

Presses de l'Université du Québec

## L'éveil du dragon

Les défis du développement  
de la Chine au XXI<sup>e</sup> siècle

Le réveil de la Chine fascine, inquiète. Sa croissance économique vive et rapide déstabilise les relations sociales, remet en cause les rapports entre les villes et les campagnes et bouscule les liens établis avec les pays voisins. L'émergence d'une classe moyenne nombreuse et l'adoption de réformes économiques favorisent l'apparition de problématiques sociales et politiques inédites pour les Chinois. Comment la Chine réagira-t-elle devant la complexité de tous ces changements?

Sous la direction de Frédéric Lasserre

50\$

Commandez en ligne  
et économisez 10%

www.PUQ.ca

Commande téléphonique  
1 800 859.7474Société de développement  
des entreprises  
Québec

Presses de l'Université du Québec

## La présidence des États-Unis

Présidence impériale  
ou présidence en péril?

Une analyse originale de la présidence rassemblant les dimensions historiques, juridiques et politiques pour expliquer le processus électoral américain, les pouvoirs du président, mais aussi le rôle de ses conseillers, le poids des médias et la symbolique de la fonction présidentielle.

Élisabeth Vallet

35\$

Commandez en ligne  
et économisez 10%

www.PUQ.ca

Commande téléphonique  
1 800 859.7474Société de développement  
des entreprises  
Québec

## GAVALDA

J'AI  
LUEnfin! tout Anna Gavaldà  
en format de poche!

LIVRES

HISTOIRE

# Asbestos: un clergé engagé

LOUIS CORNELIER

C'est à toute une découverte que nous convie l'historienne Suzanne Clavette dans son important ouvrage intitulé *Les Dessous d'Asbestos - Une lutte idéologique contre la participation des travailleurs*. Contre la thèse trudeauite selon laquelle le Québec des années 1940 souffrait d'un «monolithisme idéologique» conservateur, elle montre plutôt que «les idées progressistes dominaient chez les catholiques sociaux», et ce, de façon plus que surprenante.

En Occident, écrit-elle, à la Libération, «deux grands projets de société sont sur la table». Il y a, bien sûr, le projet social-démocrate de développement de l'État-providence, mais il y a aussi, plus à gauche et inspiré d'un socialisme modéré, le mouvement de réforme de l'entreprise, «une conception avancée de la démocratisation de l'économie», qui plaide pour une plus grande participation des travailleurs à la gestion de l'entreprise.

Au Québec, et là est la surprise, c'est ce deuxième projet qui a la cote dans les rangs du clergé. Fondée en 1948, la Commission sacerdotale d'études sociales en fait énergiquement la promotion, relayée en cela par la faculté des sciences sociales de l'Université Laval et l'abbé Gérard Dion, par la Confédération des travailleurs catholiques du Canada, par la revue *Relations*, par *Le Devoir* du duo Filion-Laurendeau et par plusieurs autres mouvements catholiques sociaux. Certains, toutefois, s'y opposent, comme les membres de l'Association professionnelle des industriels, une association patronale catholique dirigée par le père Emile Bouvier et appuyée par Duplessis.

La grève d'Asbestos, en 1949, fera éclater au grand jour cette lutte idéologique jusque-là plus ou moins larvée. Elle marque donc le point culminant d'un affrontement entre un clergé progressiste relayé par des laïcs engagés en faveur d'une réforme de l'entreprise et un clergé réactionnaire, mais alors minoritaire, fort du pesant appui du gouvernement Duplessis et d'organisa-



Manifestation en soutien aux grévistes de l'amiante, à l'hiver 1949.

SOURCE ARCHIVES DE LA CSN

tions patronales qui mettront tout en œuvre pour diaboliser leurs adversaires en les qualifiant de «chefs révolutionnaires» et de communistes.

Rome, d'ailleurs, pressée par les lobbyistes du second groupe, finira par condamner les réformistes en prétextant que leur lutte contredit la doctrine sociale de l'Église, de laquelle ils s'inspiraient pourtant, plutôt compatible avec le corporatisme. En remplaçant un M<sup>re</sup> Charbonneau dont les raisons de la destitution restent mystérieuses, M<sup>re</sup> Léger interviendra auprès des catholiques sociaux «afin de les orienter vers la prière et pour leur interdire de prôner des réformes de structure». En 1950, donc, les catholiques progressistes sont défaits et la hiérarchie cléricale québécoise impose un virage à droite qui l'éloigne des militants sociaux. Ces derniers, dès lors, rejoindront la tendance so-

cial-démocrate qui plaide en faveur d'une réforme de l'État, prémices de la Révolution tranquille à venir, mais aussi de la perte de l'influence sociale de l'Église.

Originale, audacieuse et appuyée sur des sources très solides, cette thèse de doctorat à l'immense mérite de montrer, comme l'écrit le préfacier Jean-Guy Vaillancourt, que la religion au Québec n'a pas toujours été, loin de là, un frein au changement et «qu'une partie du clergé et du laïcat catholique a joué un rôle central dans la redéfinition des enjeux socio-économiques, politiques et culturels qui allaient transformer le Québec dans les décennies qui suivirent».

Dans *Le Quatuor d'Asbestos* (Éd. Varia), paru en 2004, Esther Delisle et Pierre K. Malouf faisaient de la grève d'Asbestos une lutte pour une meilleure hygiène industrielle et rappelaient qu'un certain clergé progressiste y avait pris part, dans

l'adversité. Avec *Les Dessous d'Asbestos*, l'historienne sociale Suzanne Clavette va encore plus loin en montrant qu'Asbestos incarne le moment fort d'un combat d'avant-garde en faveur d'une importante réforme des entreprises, inspiré et appuyé par un clergé québécois militant pour qui le catholicisme signifiait encore le refus d'un ordre social injuste. À partir de 1950, toutefois, c'est contre la hiérarchie que la lutte se poursuivra.

Collaborateur du Devoir

LES DESSOUS D'ASBESTOS

UNE LUTTE IDÉOLOGIQUE CONTRE LA PARTICIPATION DES TRAVAILLEURS  
Suzanne Clavette  
Presses de l'Université Laval  
Saint-Nicolas, 2005, 570 pages

ESSAI

# Un programme ambitieux

ROBERT COMEAU

Jean-Paul Besset a été rédacteur en chef au *Monde* pendant dix ans avant de lancer ce cri d'alarme pour sauver notre planète. On a ici un plaidoyer très convaincant accompagné de statistiques étonnantes démontrant que la Terre ne peut plus supporter un tel développement incompatible avec la stabilité de la biosphère.

L'espèce humaine est devenue une menace pour elle-même. On le sait, dit-il, mais on ne veut pas le croire. La démonstration de Besset touche à tous les aspects de la crise du vivant. Il présente la détérioration des écosystèmes alors que la survie du genre humain en dépend. Tout y passe: dérèglement climatique, extinction des espèces animales, érosion des sols, déclin des ressources énergétiques pétrolières et danger du recours au charbon abondant en Inde et en Chine.

La seule question de l'eau est alarmante: «Aujourd'hui 500 millions à un milliard d'êtres humains sont en situation de pénurie, entre 1,2 et 1,5 milliard de personnes n'ont pas accès à l'eau potable, 2,5 milliards d'individus ne disposent pas de l'assainissement de base.» Un tiers de l'humanité ne dispose que de 8 % des ressources en eau douce. Certains des plus grands fleuves du monde sont en voie d'assèchement. L'eau est devenue si polluée qu'elle est la première cause de mortalité et de morbidité dans les pays du Sud! Depuis 10 ans, les maladies diarrhéiques ont tué plus de jeunes enfants que toutes les guerres n'ont fait de victimes depuis 1945!

Face à cet «âge de la catastrophe», l'heure est à l'urgence humanitaire. Si les grandes affections de l'époque, soit le sida, la tuberculose et le paludisme, déciment respectivement trois, deux et un million de personnes par an, les conséquences de la dégradation de l'environnement (contamination de l'eau, difficultés alimentaires, empoisonnement chimique, violences climatiques) font chaque année quelque dix millions de victimes, c'est le pire fléau de l'humanité.

Il a cette remarque sur le protocole de Kyoto de 2005: «On laisse croire que quelque chose est enfin en route, alors que tout reste à faire.» Il s'en prend, entre autres, au leurre

de la «croissance douce» et à l'utilisation du concept de «développement durable», adjectif qui n'intervient souvent que pour travestir le réel. Pour expliquer cette «paralyse de la volonté» qui saisit tous les gouvernements, il ne suffit pas de mettre en cause les groupes d'intérêts. Il faut voir qu'il est très difficile de remettre en question nos attitudes devant le progrès, ce qui oblige à modifier substantiellement nos modes de vie. Nous sommes devant un aveuglement consistant à croire que la croissance des biens et des services est infinie. Or c'est la croissance économique exponentielle elle-même qui constitue le problème. À droite, comme à gauche, la croissance économique figure comme l'objectif central de tous les programmes socioéconomiques, valeur fondamentale qui est encore à la base de notre civilisation. Difficile d'imaginer le jour où le progrès ne se calculera plus à partir du PIB. Dans son plaidoyer pour une «conscience planétaire et intergénérationnelle», Besset conclut que «c'est à la social-écologie de prendre son envol dans l'histoire pour accompagner la mutation de la civilisation comme la social-démocratie a su le faire avec la révolution industrielle».

Après ce constat accablant, le lecteur sera convaincu de l'impasse actuelle et de la nécessaire réduction de la production et de la consommation dans les pays développés. Mais il est si difficile d'imaginer un tel changement de direction que l'on ne peut qu'être saisi par un sentiment d'impuissance. Comment le dépasser? L'auteur développe heureusement des pistes et pointe des enjeux pour l'avenir non sans répéter que l'arrachement aux habitudes ne s'opérera pas sans douleur. Pour basculer vers la société durable, il faut «un mouvement social susceptible d'impulser un nouveau tempo, bousculer les conformismes et construire un autre consensus social».

Collaborateur du Devoir

COMMENT NE PLUS ÊTRE PROGRESSISTE... SANS DEVENIR RÉACTIONNAIRE

Jean-Paul Besset  
Fayard  
Paris, 2005, 332 pages

# Les pompiers de Montréal, héros d'un beau livre

Les amateurs d'histoire pourraient se laisser tenter par *Le Feu sacré*

JEANNE CORRIVEAU

Le 9 janvier 1927, un incendie se déclare au Laurier Palace du quartier Hochelaga, alors que des centaines d'enfants assistent à la représentation du film *Take 'em Young*. La panique s'empare des jeunes spectateurs prisonniers au balcon. Certains d'entre eux réussiront à fuir les lieux, mais 77 enfants périront ce jour-là. L'incendie du Laurier Palace fut l'une des pires tragédies qui ont frappé Montréal au cours du dernier siècle, mais il y en eut bien d'autres, comme le rappelle l'ouvrage *Le Feu sacré*, qui vient de publier la maison Stromboli.

*Le Feu sacré* est avant tout un livre où les pompiers de Montréal sont les héros et le bel ouvrage, garni d'une abondante collection de photos, s'adresse d'abord à eux. L'éditeur a d'ailleurs limité le tirage à 3000 exemplaires, qu'il a accompagnés d'un second livre consacré à l'histoire des casernes.

Mais les amateurs d'histoire pourraient également se laisser tenter, car *Le Feu sacré* ne se contente pas de relater les exploits des pompiers. L'évolution du métier et les avancées technologiques qui ont permis d'améliorer l'arsenal de lutte contre les incendies se conjuguent à une revue des princi-



*Le Feu sacré* sert une bonne cause puisque les revenus des ventes seront versés au Fonds de bienfaisance des pompiers de Montréal.

aux sinistres qui ont marqué l'histoire de Montréal.

Menace constante dès les premiers balbutiements de la colonie française, le feu est indissociable de la vie montréalaise et il a, à sa manière, façonné le visage architectural de la ville. Les incendies sont d'ailleurs responsables de la disparition de nombreuses maisons datant du Régime français dans le Vieux-Montréal. Ils ont également eu des effets inattendus sur le cours de la petite histoire. Le brasier qui ravagea l'Hôtel du Par-

lement de Montréal en 1849 obligea les élus à siéger à Québec et à Toronto pendant plusieurs années avant qu'Ottawa ne soit finalement désigné comme capitale nationale.

Au fil des pages, le lecteur a également l'occasion de revivre, photos à l'appui, les incendies qui ont marqué les dernières décennies ponctuées de gestes héroïques et de destins tragiques. Plusieurs de ces feux, comme celui du restaurant American Spaghetti (1959) et celui du commerce de meubles de la Woodhouse

(1963), coûtèrent la vie à des pompiers. *Le Feu sacré* rend d'ailleurs hommage aux 127 sapeurs morts en devoir au cours de l'histoire du Service de sécurité incendie de Montréal.

Les textes du livre sont l'œuvre de Jean-François Courtemanche, pompier à la Ville de Montréal et archiviste à ses heures, de Pierre-Yves Marcoux et de l'éditeur, Francesco Bellomo. Si *Le Feu sacré* n'est pas disponible en librairie, on peut toutefois se le procurer en visitant le site Internet de l'Association des pompiers de Montréal ([www.adpm.qc.ca](http://www.adpm.qc.ca)). Accompagné d'un cahier comportant des données historiques, l'ouvrage (en anglais ou en français) se vend 150 \$, ou 175 \$ si l'on choisit la version comprenant un coffret. L'éditeur envisage toutefois, pour l'an prochain, une réédition de l'ouvrage qui serait destinée au circuit des librairies.

*Le Feu sacré* sert une bonne cause puisque les revenus des ventes seront versés au Fonds de bienfaisance des pompiers de Montréal, qui finance des projets de recherche pour les grands brûlés et pour la dystrophie musculaire en plus de permettre aux pompiers d'offrir, chaque année, des paniers de Noël.

Le Devoir

# Le verbe aimer 110 fois conjugué

LOUISE-MAUDE RIOUX SOUCY

Le livre-coffret a atterri dans la grisaille de janvier, scellé d'un ruban rouge. Pas de doute, les Impatients recidivaient. L'effet de surprise en moins — l'organisme dédié aux personnes souffrant de problèmes de santé mentale avait fait le coup l'an dernier —, plusieurs mains sont quand même venues piger ça et là dans les feuilles éparses de ces *Mille mots d'amour*, certains en cachette, d'autres au grand jour.

Les plus durs ont beau dire que l'amour est dépassé, il en reste encore pour flâner à la vue de ces lettres écrites par les Impatients et

leurs amis, un cercle qui rassemble des artistes, des penseurs, des politiciens et des citoyens. Difficile en effet de rester de glace devant l'authentique désir de ces êtres fragiles d'entrer en relation avec les autres et qui, grâce au projet *Parle-moi d'amour*, réussissent à le faire par le biais des arts visuels et de la littérature.

Is sont 110 à avoir joué le jeu des Impatients, lequel demande, avouons-le, une bonne dose de courage. La plume est en effet une arme à double tranchant, spécialement quand il s'agit de conjuguer le verbe aimer. Certains le font forcément avec plus de panache que d'autres. Soyons

francs, le plaisir est ici rarement littéraire. L'amour, c'est connu, peut rendre aveugle et embrumer l'esprit, comme il peut inspirer mille clichés auxquels plusieurs signataires n'échappent pas ici.

N'empêche que la pêche aux perles reste assez bonne. Il y a en effet quelque chose de très touchant dans ces âmes à nu qui, sur des bouts de papier dépareillés, répètent sur tous les tons qu'ils aiment. Tous ces mots d'amour s'envolent là où on les attend (un amant, un père, un fils, une petite-fille) comme là où on ne les espère pas ou plus (un ange gardien, un voisin, des arbres, des créateurs de papier, un chien, une alcool, alouette).

Les plus beaux mots, ceux qui montent directement à l'âme, sont souvent ceux des Impatients eux-mêmes. «Une chance que tu es petit, une chance que t'es mon p'tit», écrit José Bernard, d'une main appliquée. Un charmant préambule à l'exposition-encan qui se déroule chaque année à la galerie Les Impatients, à la Saint-Valentin.

Le Devoir

MILLE MOTS D'AMOUR  
Collectif  
Éditions Les Impatients  
Montréal, 2006, non paginé

Lire la société

Athéna ÉDITIONS  
Téléphone : (514) 278-6120  
Télécopieur : (514) 278-6120  
athenaeditions.net